



INTERZONE

Par
PAUL B. PRECIADO
philosophe

La deuxième sexualité de Simone de Beauvoir

La maison d'édition l'Herne publie le 7 octobre *les Inséparables*, une nouvelle inédite de Simone de Beauvoir avec une préface et un titre choisi par sa fille et exécutrice testamentaire Sylvie Le Bon de Beauvoir. Pitch : coup de foudre lesbien et déception amoureuse de deux jeunes bourgeoises catholiques dans le *fucking heart* de la philosophie française de l'entre-deux-guerres. Développement : Sylvie (Simone de Beauvoir) rencontre Andrée (Elisabeth Lacoïn, dite Zaza) à l'école catholique alors qu'elles n'ont toutes deux que 9 ans. Entre les deux naît une amitié qui, bien qu'enfantine, ne saurait être qualifiée de platonique car les deux ont besoin physiquement de l'autre jusqu'à ce qu'elles deviennent inséparables. Sylvie tombe amoureuse d'Andrée et le communique avec des déclarations effusives et passionnées. Mais Andrée, élevée dans une famille catholique conservatrice, ne peut accepter les conséquences de vivre un amour lesbien avec Sylvie et, rejetant ses

avances, se tourne (assez chaste-ment) vers les bras de Pascal (Maurice Merleau-Ponty).

Sylvie subit sa première blessure amoureuse, tout en comprenant que le seul épanouissement social possible pour une femme dans la société des années 20 passe par l'amour hétérosexuel, et donc, elle commence peu à peu à s'intéresser à un étudiant de philosophie de trois ans son aîné qu'elle vient de rencontrer – Jean-Paul Sartre, dont on ne parlera pas directement dans la nouvelle, bien qu'il soit mentionné dans les *Mémoires* et les lettres à Zaza. Tout comme la féminité est, par rapport au sexe masculin dominant, «le deuxième sexe», la jeune Sylvie comprendra que son amour lesbien n'est rien d'autre que la deuxième sexualité, une position marginale et risquée par rapport à la norme hétérosexuelle.

Les lecteurs de Beauvoir connaissent l'histoire de Zaza dans *Mémoires d'une jeune fille rangée*. Seule différence : dans ses mémoires, Beauvoir ne parle ni de son dé-

sir sexuel pour Zaza ni de sa déception. Pourquoi Beauvoir s'est-elle opposée à la publication de ce roman de son vivant ? Craignait-elle que la publication de sa première histoire d'amour lesbienne, cinq ans après la parution du *Deuxième Sexe*, n'ajoute aux critiques et aux insultes que le livre avait suscitées ? Mais pourquoi l'a-t-elle tapé à la machine avec soin et ne l'a-t-elle pas détruit si elle ne voulait pas qu'elle soit publiée ? Pourquoi ce désir contradictoire de sauver et d'effacer cette nouvelle chez une autrice qui a consacré plus de 3 000 pages à raconter toute sa vie dans des détails obsessionnels, depuis sa naissance le 9 janvier 1908 à 4 heures du matin jusqu'à presque le jour de sa mort le 14 avril 1986 ? Quel est le rapport, chez Simone de Beauvoir, entre la logorrhée et le silence, entre l'écriture et le contrôle, entre l'archive et la censure ?

On dit que c'est Jean-Paul Sartre lui-même qui a conseillé à Beauvoir de ne pas publier cette nou-



velle, la considérant comme inaboutie et peu intéressante. Quel a été le rôle de Sartre dans la restriction de la critique de Simone de Beauvoir au patriarcat, dans l'énonciation de son propre pansexualisme, ou, pour le dire dans les termes de l'époque, de son alternance de lesbianisme et d'hétérosexualité, et de sa pratique de ce que nous appellerions aujourd'hui le polyamour et que l'on appelait alors l'amour libre ? Et pourquoi la nouvelle est-elle finalement publiée maintenant, soixante-six ans après avoir été écrite et occultée ?

Le texte que nous avons entre les mains est-il la version complète (certaines lettres du cahier intérieur sont découpées) ou y aura-t-il une nouvelle édition porno dans soixante-six ans ? Sartre se retourne-t-il dans sa tombe ou est-ce Beauvoir qui veut quitter définitivement la tombe de Sartre ? Rappelons qu'elle a été enterrée dans le caveau de Sartre à Montparnasse, six ans après celui-ci. Cette publication est-elle une dernière mise à jour de la cheffe du féminisme blanc occidental ? Beauvoir est comme un miroir capable de refléter les changements historiques du féminisme : elle est apparue comme la leader des luttes pour l'avortement dans les années 70, comme l'initiatrice du féminisme constructiviste dans les années 80, comme la voix prémonitrice du féminisme queer dans les années 90... et maintenant... Va-t-elle devenir la reine des Amazones ?

Au mieux, cette nouvelle de Beauvoir rappelle *Voir une femme* d'Anemarie Schwarzenbach ou le classique désormais oublié *Pous-sière* de Rosamond Lehmann, que Beauvoir connaissait sans doute ; au pire, elle fait penser à *The Fox*, de Mark Rydell, film de 1967 dans

lequel le désir lesbien est suivi par la frustration, la punition et la mort. Comme dans *The Fox*, l'histoire des *Inséparables* se termine tragiquement avec la mort d'Andrée, une référence directe à la mort brutale de Zaza en 1929, à l'âge de 22 ans. L'amour pour Zaza et sa disparition tourmenteront Beauvoir qui dira : « *J'avais payé ma liberté de sa mort.* »

Mais ce n'est pas seulement la mort, terrible, de Zaza qui est en cause. Ce qui est mort pour Beauvoir, c'est la possibilité d'une identification lesbienne. Ce qu'elle appelle sa liberté, c'est sa vie publique de philosophe avec Sartre qui, bien qu'il n'ait été son partenaire sexuel que pendant une courte période, occupa le rôle public de « couple » garantissant à Beauvoir une identification hétérosexuelle normative durant toute sa vie.

Ne cherchez pas, dans ce roman, de transgression sexuelle ou littéraire. Simone de Beauvoir n'est pas Violette Leduc, et Sylvie et Andrée ne sont pas Thérèse et Isabelle. Il n'y a pas cinquante nuances de Beauvoir. Le sexe ardent d'Andrée n'est représenté dans la nouvelle que sous une forme détournée, la cicatrice laissée par une brûlure qu'elle a subie à la cuisse droite et qui, invisiblement, attire Sylvie comme un aimant. « *Je pensais à sa cuisse boursouflée, sous sa petite jupe à plis.* » Derrière les jupes de la féminité hétérosexuelle se cache la brûlure du désir lesbien. Mais c'est Simone et non Zaza qui brûle d'un désir qu'elle doit sublimer dans ce que Sylvie Le Bon de Beauvoir appelle une « *grande et énigmatique amitié* ». Non, ce n'était pas de l'amitié. C'était une passion lesbienne. ♦

Cette chronique paraît en alternance avec celles de Pierre Ducrozet et d'Emanuele Coccia.